

Dico - décode



Michel Houellebecq, Vue de l'exposition « Rester vivant », Palais de Tokyo, 2016

#CultureChezNous

Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

Numéro 9

« Kitsch »



Danh Vo, « Nous le Peuple », vue de l'exposition « Notre monde brûle », Palais de Tokyo, 2020

Le « kitsch » : l'esthétique du présent ?

L'exposition [*Notre monde brûle*](#) s'ouvre sur un gigantesque pied en cuivre. Cette sculpture de **Danh Vo** est le fragment d'une copie de la célèbre Statue de la Liberté (1886) d'Auguste Bartholdi, offerte aux États-Unis par la France pour fêter le centenaire de la Déclaration d'indépendance américaine. Si la copie de Danh Vo reprend la technique du cuivre repoussé de l'originale, elle a été réalisée dans une usine chinoise selon les principes d'une industrie qui réduit les coûts de production en trouvant la main d'œuvre la moins chère sur un marché du travail mondialisé. La sculpture de Danh Vo est également fragmentée en plusieurs centaines de morceaux disséminés dans le monde entier au hasard du marché de l'art. En disloquant l'allégorie de la Liberté, l'artiste questionne cet idéal fondateur de la modernité. Sa copie creuse est vidée de son sens, comme un symbole de l'effondrement des idéologies. En nous accueillant dans l'exposition, elle semble nous signifier la fin d'une histoire pensée comme un progrès permanent et d'un art synonyme d'un dépassement continu des formes. L'histoire n'a pas de sens possible à énoncer. Elle est indirigeable, incertaine, plurielle et fragmentée.

Ainsi, cette sculpture rompt avec le paradigme classique et kantien - l'art ne trouverait de sens que dans le beau, dans le monde des idées, au-delà du sensible et de l'éphémère - ainsi qu'avec l'idéal modernisme - seul compterait dans l'art le *jamais vu*, le *non encore là*. Elle répond plutôt aux enjeux de la postmodernité, un concept philosophique de la fin du XX^e siècle qui tente de comprendre le désenchantement du monde après la désagrégation des repères culturels ou religieux, le relativisme des sciences et la crise de l'idée de progrès. L'entrée dans cette époque postmoderne aurait selon la chercheuse Valérie Arroult, auteure de l'essai *L'empire du kitsch*, produit une nouvelle esthétique marquée par une fragmentation généralisée de l'histoire en unités chaotiques de contenus indépendants, en une banque d'icônes interchangeable. Ainsi, le kitsch, mouvement apparu au XIX^e siècle et caractérisé par des couleurs saturées, une profusion décorative et ornementale ainsi qu'une certaine mièvrerie, serait aujourd'hui synonyme d'un collage d'événements privés de sens, d'un mélange des genres incongrus au service du triomphe du néolibéralisme et du moi absolu.

Cette nouvelle forme de kitsch serait-elle alors l'esthétique dominante du postmodernisme ? Que nous dit-elle de notre temps ? Tentative de réponse en revenant sur plusieurs oeuvres présentées au Palais de Tokyo ces dernières années qui utilisent, interrogent ou détournent l'idée que l'on se fait du « kitsch ».

Quand tout se mêle et se vaut

Synchrétisme régressif

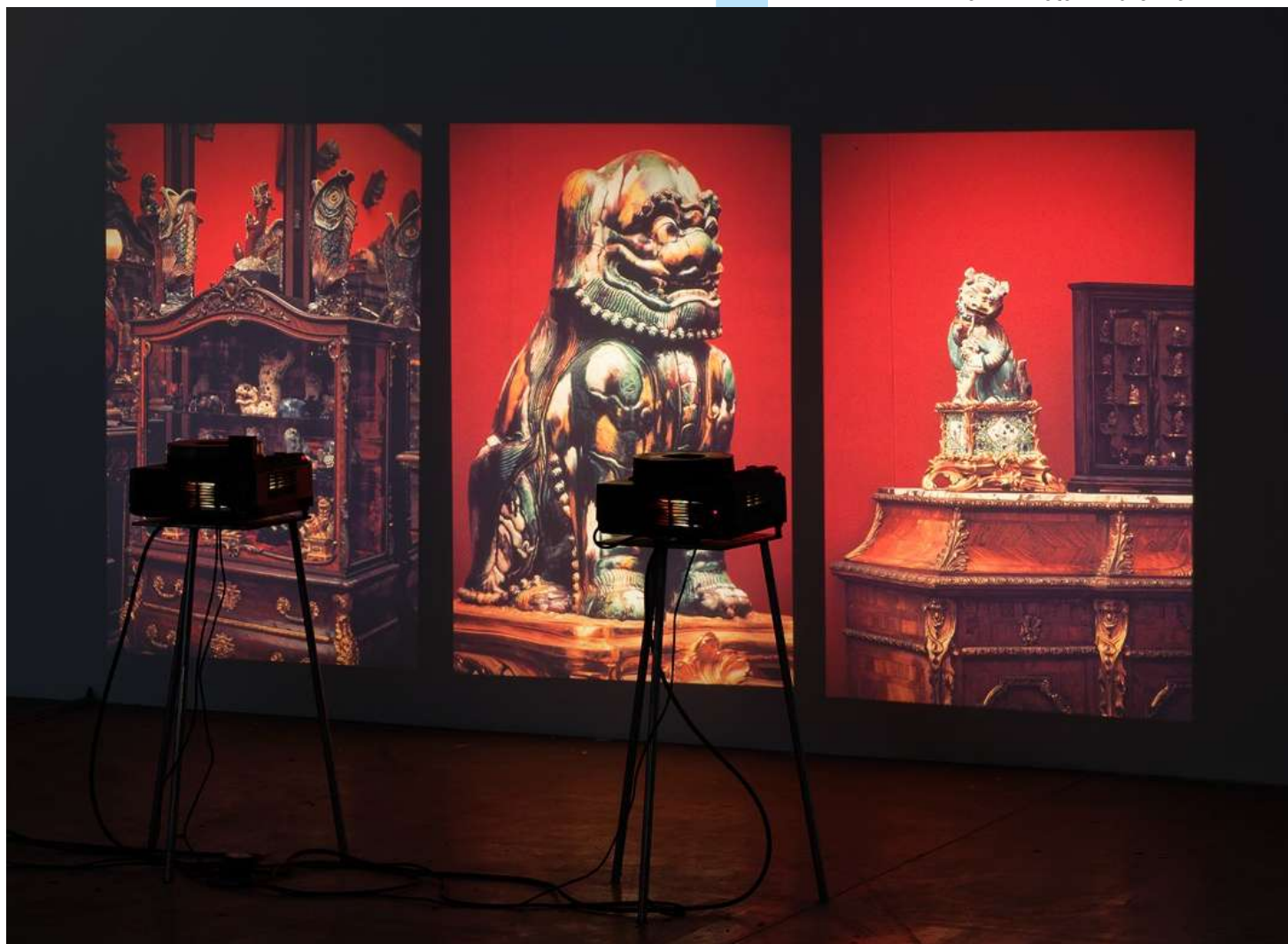


Maria Jeona Zoleta, Vue de l'exposition « Prince-sse-s des villes », Palais de Tokyo, 2019

Le kitsch ne se soucie pas de désobéir aux références historiques qui, du temps du modernisme, excluait les pratiques marginales ou populaires. C'est une ouverture vers la fantaisie, l'aléatoire et le libre mixage qui permet de s'affranchir de toutes les normes pour combiner à l'infini les éléments les plus divers. Ainsi, les coups de pinceaux de l'artiste philippine **Maria Jeona Zoleta** provoquent une sulfureuse rencontre entre l'insolence punk de Manille, la séduction kawaii issue de la culture populaire japonaise, la peinture classique et la pornographie. Pour l'exposition « Princesses des villes » en 2019, elle réalise une gigantesque installation saturée de peintures, de sachets de Ketchup et de ballons de baudruche. Si ce kitsch régressif nous plonge dans un décor inspiré des fêtes d'anniversaires pour enfants, il n'en est pas moins subversif : Maria Jeona Zoleta se débarrasse de toutes les conventions du bon goût et de la bienséance.

Exotisme et assemblages incongrus

Vue de l'exposition de Thomas Hirschhorn « Flamme éternelle », Palais de Tokyo. © ADAGP, Paris 2014. Photo : André Morin



Oriol Vilanova présente pour l'exposition « Notre monde brûle » une installation réalisée au [musée d'Ennery](#), une antenne du Musée national des Arts asiatiques Guimet fondée par la comédienne et collectionneuse Clémence d'Ennery (1823- 1898). Cette dernière développe une fascination pour l'Extrême-Orient et acquiert une incroyable collection constituée de divers oeuvres et objets d'art principalement venus de Chine et du Japon. Elle regroupe à la fois des pièces d'exception, des chefs-d'œuvre uniques de la porcelaine japonaise ou de l'art du netsuke, ainsi que divers babioles et autres objets sans grande valeur. Elle fait construire un écrin à sa collection qu'elle présente par couleurs, formes ou thématiques, mêlant les époques, les régions, le vrai et le faux, retenant alors davantage la dimension iconographique et fantasmagorique que le réel intérêt artistique, historique ou scientifique. Dans ses photographies de ce musée, Oriol Vilanova questionne ce goût de l'époque pour l'Extrême-Orient, nourri des Expositions universelles et coloniales. L'aspect formel composite et anachronique de la collection traduit une forme de kitsch et interroge la construction de notre imaginaire et la persistance de certains stéréotypes.

Tourisme de masse : l'empire du faux

Choc esthétique

De *Plateforme* (2001), évocation de l'industrie du tourisme sexuel en Thaïlande, jusqu'à *Sérotonine* (2019), son dernier roman dans lequel il décrit minutieusement les infrastructures gigantesques de la côte espagnole, **Michel Houellebecq** a fait du tourisme de masse l'un des principaux éléments de sa peinture sociale.

Pour son exposition au Palais de Tokyo en 2016, il dédie une salle entière à ce thème peu exploité dans l'art et la littérature. Il recouvre le sol de sets de tables à la gloire des villes françaises et les murs de photographies de cars de touristes et de grands hôtels destinés à la classe moyenne. La saturation des images et des couleurs renvoie à celle des plages. Michel Houellebecq pose ici son regard sur les comportements touristiques et la dureté des échanges humains qui en découlent dans un style concret, kitsch, cynique et drolatique. Le tourisme de masse est pour lui à la fois un enjeu économique, social et sexuel mais aussi esthétique.

« Ces sets de table au sol, ce sont ceux que l'on trouve dans ces villes de taille moyenne avec une petite industrie touristique. Puis des tirages énormes qui envahissent l'espace, le but étant de saturer au maximum, que ce soit pénible, que les couleurs soient criardes. La saturation va bien, je trouve, avec le tourisme. C'est un choc le tourisme. »
Michel Houellebecq

Michel Houellebecq, Vue de l'exposition « Rester vivant »,
Palais de Tokyo, 2016



Exotisme mercantile



Coupé/Décalé, Camille Henrot, Film 35 mm transféré sur Betanum, 5'20" © Camille Henrot, Courtesy the artist and kamel mennour, Paris, vue de l'exposition « All that Falls », Palais de Tokyo, 2013

Coupé/Décalé est un film expérimental de **Camille Henrot** tourné sur l'île de Pentecôte dans l'archipel de Vanuatu. Il documente un rite de passage dans lequel des adolescents sautent dans le vide, les pieds attachés par de simples lianes. Ce rituel ancestral du passage à l'âge adulte a aujourd'hui perdu sa puissance symbolique, devenu un simple événement festif et spectaculaire organisé à l'intention des touristes. Camille Henrot questionne cette perte de sens et choisit de scinder manuellement ses images pour obtenir un léger écart : deux parties décalées, une seconde après l'autre. La mise en scène renvoie aux phénomènes de translation et aux mimétismes structurels inhérents à toutes les cultures. Toute image culturelle comprend une part de mise en scène afin de coller à l'image que l'autre se fait de notre culture, comme une tentative pour le séduire. Ce qui est copié et décalé n'est pas une forme culturelle en soi, mais plutôt l'idée que l'on s'en fait.

Pour la Biennale de Lyon 2019, le Palais de Tokyo a invité l'artiste franco-haïtienne **Gaëlle Choïse** à présenter son *Temple of Love*, une installation où règne une confusion entre sculpture et image. L'artiste se saisit ici des enjeux de l'exploitation des ressources et des vestiges du colonialisme, mêlant traditions ésotériques créoles, mythes et cultures populaires. « Haïti est un choc en soi car elle est pure contradiction. Pauvre et désœuvrée, elle est aussi résistante et courageuse. Haïti est d'une violente beauté et d'une violence sublimée par certains. Haïti est montée de toute pièce, comme une fiction devenue réalité. » L'artiste s'intéresse ici à la question post-coloniale en Haïti et l'exotisme mercantile qui en découle.



Gaëlle Choïse, *Temple of love - Absence*, vue de l'installation, 2019. Courtesy de l'artiste et Untiltthen. © Blaise Adilon

Copier le faux pour produire le réel



Pilvi Takala: *Real Snow White*, 2009, video, 9:15 min, Courtesy of Carlos/Ishikawa, vue de l'exposition « Nouvelles Vagues », Palais de Tokyo, 2013

Dans sa vidéo « Real Snow White », l'artiste finlandaise **Pilvi Takala** se rend à Disneyland Paris déguisée en Blanche Neige et se voit refuser l'entrée en raison de son costume. L'intérêt de la vidéo tient en grande partie dans l'absurdité de la discussion entre l'artiste et l'agent de sécurité du parc d'attraction, ce dernier lui rétorquant qu'elle n'est pas « la vraie Blanche-Neige », autrement dit l'animatrice employée par le parc pour incarner le rôle de Blanche-Neige. En effet, si les visiteurs du parc sont encouragés à consommer et à acheter des produits dérivés dans les nombreuses boutiques du parc, les costumes complets ne sont vendus que pour les enfants. Un adulte déguisé pourrait avoir un comportement inapproprié allant à l'encontre de l'image du personnage. Pilvi Takala joue alors ici sur le fantasme de l'innocente Blanche-Neige et sur la question du « réel » (le slogan de Disney est d'ailleurs « Dreams Come True », les rêves deviennent réalité). Si l'une des principales vertus du kitsch est de se présenter en tant que copie d'originaux, Disneyland pourrait en être le royaume, comme en témoigne la force de son pouvoir sur l'imaginaire planétaire. Empire du divertissement voué à la culture de masse enfantine et à la joie de vivre, ce parc devient dans la vidéo de Pilvi Takala un temple de l'absurde aboutissant à ce que le réel ne devienne plus qu'une simple copie du faux, en l'occurrence ici, celle d'un personnage imaginaire.

Découvrez la vidéo de Pilvi Takala [ici](#)

Libéralisme : la communion dans le petit bonheur

Divertissement et désenchantement



Biquini Wax EPS, Sa la na, a yuum, iasis, laissez faire, laissez passer, 2019 Courtesy de Biquini Wax EPS ©Marc Damage

Pour l'exposition « Prince-sse-s des villes », le collectif mexicain **Biquini Wax** présente un gigantesque cirque narquois et grotesque où se mêlent les icônes de la pop culture américaine de *Scream* à Disney. En guise de chapiteau, une reproduction en résine du héros du film *Sauvez Willy* (1993), Keiko, l'un des symboles de Mexico City, vedette du parc Reino Aventura à Mexico. L'installation vise à repenser l'histoire de Mexico City à travers le destin tragique de cet animal maltraité par l'industrie du divertissement. Biquini Wax trace en effet un parallèle entre l'ascension de la star animale et les conditions économiques et sociales durant cette période marquée par la crise : dette extérieure, dévaluation, inflation, chômage, trafic de drogue, corruption, etc. Les années 1990 sont pour eux celles de la « NAFTAlgia » – un jeu de mot qui jette le doute sur la nostalgie pour cette époque marquée par le NAFTA (North American Free Trade Agreement), un accord de libre-échange nord-américain initié en 1994 et qui est perçu comme le report sans fin des promesses du bien-être capitaliste. Le kitsch de l'installation fonctionne comme une allégorie parodique de la libéralisation du marché mexicain : la dureté sociale imposée est dissimulée sous une multitude d'avatars du divertissement.

Jeu, hasard et non-sens

Mika Rottenberg. Photogramme, *Bowls Balls Souls Holes* (Hotel), 2014. Courtesy de l'artiste, Andrea Rosen Gallery (New York) et Galerie Laurent Godin (Paris).



Les vidéos de **Mika Rottenberg** sont des récits captivants où le réel semble se distordre dans la fiction, et où la fantaisie et l'humour le disputent à l'étrangeté. Lors de son exposition personnelle au Palais de Tokyo en 2016, elle présente *Bowls Balls Souls Holes*, une narration farfelue qui dynamite les relations de cause à effet en explorant la production du hasard. L'ordre du monde semble en effet ici dépendre d'une séance de bingo, un jeu où les numéros sont tirés les uns après les autres. Le cercle - symbole de l'unité et du multiple, du tout fini et de l'infini - se retrouve ici dans les boules de Bingo. Et leur tirage semble de manière incontrôlable responsable de l'ébullition de l'eau, du rebondissement des balles et, par effet boule de neige, de la fonte des glaciers. Mika Rottenberg interroge ainsi notre impact sur l'environnement et notre relation au monde : la petitesse et la puissance de nos corps pris dans le tissu de l'univers. La notion de travail omniprésente dans le travail de Mika Rottenberg (mécanisation, délocalisation, exploitation) s'efface ici au profit du jeu de hasard. Nous retrouvons alors une notion essentielle du kitsch : une société régie par le divertissement, la fantaisie et le culte de la chance comme espoir d'existence et fonctionnement du monde.

Retrouvez l'interview de Mika Rottenberg [ici](#)

Triomphe du moi absolu

Flamboiemment et décadence



Angelica Mesiti, *Relay League*, Palais de Tokyo, 2019

Triomphe du moi absolu, le kitsch se love dans le confort de la sphère privée et le plaisir de son exhibition. Dans son court-métrage *Puce Moment*, présenté au Palais de Tokyo en 2013 lors de l'exposition « Nouvelles vagues », **Kenneth Anger** met en scène l'actrice hollywoodienne Yvonne Marquis déambulant à plusieurs moments de la journée dans une atmosphère nostalgique. Le film ne montre pas plus que l'actrice choisissant sa robe et se préparant pour aller promener ses chiens. Dans ce culte de la vanité et de l'individualisme, Kenneth Anger insuffle néanmoins un élan subversif. Véritable icône de la contre-culture californienne, ce cinéaste proche des courants surréalistes et occultes développe une identité visuelle en creux du Hollywood des années 1940-50. Son oeuvre est pétrie d'expérimentations cinématographiques, faite de couleurs saturées et de références à la culture et à la musique pop. Cette abondance de kitsch et de paillettes retranscrit frontalement sa fascination mêlée de dégoût pour le flamboiemment et la décadence d'Hollywood tout autant que ses fantasmes homosexuels.

Découvrez quelques viséos de Kenneth Anger [ici](#)

Hédonisme magique



«Swisspering», 2013, Shana Moulton. Courtesy de l'artiste, galerie Crèvecoeur (Paris) et galerie Gregor Staiger (Zurich).

L'artiste américaine **Shana Moulton** crée pour le Palais de Tokyo une installation au sein de laquelle sculpture, vidéo et performance sont intimement liées. Elle y met en scène Cynthia, double mélancolique de l'artiste en proie à des aspirations de bien être. « Je ne fais pas vraiment d'effort pour me mettre dans la peau du personnage. Il est toujours là, sous la surface. Il me suffit d'être seule, et je suis Cynthia. C'est moi dans la salle de bains, moi quand je m'inquiète de vieillir, moi quand je lis un magazine de beauté. » Shana Moulton fait évoluer son alter ego dans un décor aux couleurs mièvres rempli de divers objets commandés en ligne : des diffuseurs d'odeurs et autres masseurs électriques de visage. La jeune femme a recours à différentes formes d'occupations destinées à combler le vide qu'elle ressent : fitness, loisirs créatifs, méditation et soins du visage. A travers son personnage et le patchwork *new age* qui l'entoure, Shana Moulton fait apparaître le grotesque et la magie et subvertit ainsi les aspirations individualistes d'une société en quête de bien-être.

Découvrez le site internet de Shana Moulton [ici](#)

Et pour finir, top 3 subjectif des meilleurs pastiches exposés au Palais de Tokyo

3



Vue de l'exposition de Hiroshi Sugimoto « Aujourd'hui le monde est mort », Palais de Tokyo, 2014 © Photo : André Morin

Impossible de parler du kitsch sans évoquer... le pastiche ! Le pastiche est une imitation du style d'un artiste remplissant plusieurs fonctions : mémoire, humour et hommage plus ou moins respectueux..

En numéro 3 de notre sélection subjective, voici la réinterprétation de l'une des plus célèbres oeuvres de Marcel Duchamp - *Étant donnés : 1°) la chute d'eau, 2°) le gaz d'éclairage* (1946-1966) - par l'artiste japonais **Hiroshi Sugimoto**. La découverte de ce diorama a constitué une impulsion déterminante pour le travail de photographe d'Hiroshi Sugimoto, fasciné par le hiatus qu'il existe entre la réalité et sa représentation. Il remplace ici la sculpture de Duchamp par une « Love Doll », une poupée sex-toy ultra-réaliste disponible dans le commerce. L'oeuvre qu'il présente à l'occasion de son exposition au Palais de Tokyo dépasse le simple hommage à Duchamp : Sugimoto explore à travers le kitsch la possibilité d'un dépassement du réel par la réplique.

Lors du dernier festival de performances *Do Disturb*, la jeune artiste **Ophélie Demurger** réalise en direct un pastiche du clip *Je ne sais pas* (1995) de la chanteuse Céline Dion. « Assise devant ce fond vert, j'isole chaque geste de chaque plan. Je morcelle toutes les formes de mise en fiction qui détournent la réalité comme le musique, le montage, les mouvements de caméra. » Soixante seize valeurs de plans différentes se succèdent en fondu, du battement de cil à la main délicatement posée sur le visage. L'image d'Ophélie Demurger se superpose à celle de Céline Dion : c'est à la fois une forme d'hommage et un questionnement sur les stéréotypes féminins de la *pop culture*, une manière d'investir l'industrie culturelle avec grotesque et désinvolture.

Découvrez la vidéo *Céline et moi* [ici](#)



2

Ophélie Demurger, *Céline et moi*, vidéo, 2016

1



« Bête noire », Kent Monkman, vue de l'exposition « Diotamas », Palais de Tokyo

C'est lors d'une visite scolaire que **Kent Monkman** découvre les dioramas grandeur nature du musée d'histoire naturelle et des civilisations de Winnipeg au Canada. Marqué par la beauté des vitrines du département des cultures indigènes, il est pourtant saisi par le décalage entre l'image idyllique qu'elles véhiculent et sa propre expérience de la misère des peuples autochtones et du racisme qu'il subit du fait de son ascendance crie, un peuple autochtone du Canada.

Des années plus tard, il décide de détourner ces célèbres dioramas. Il reproduit alors le paysage romantique évoquant la conquête de l'Ouest de la toile *Last of the Buffalo* (1888) d'Albert Bierstadt et crée un mannequin au genre ambivalent : Miss Chief Eagle Testickle, une chasseresse victorieuse autant inspirée des représentations des indigènes que du clip *Half Breed* de Cher, chanteuse américaine et icône queer. « Miss Eagle est une antidote à la sexualité colonisée et une incarnation de la variabilité des genres qui faisait partie des cultures traditionnelles nord-américaines quand sont arrivés les premiers colons ». Avec ce diorama, Kent Monkman utilise l'esthétique kitsch pour subvertir les poncifs du regard occidental sur les populations indigènes. Coiffe de chef, bas résille et traits ambivalents : ce syncrétisme produit un personnage puissant, fier et flamboyant. Le kitsch devient ici politique, comme une arme pour transformer les mentalités.